慶應義塾大学学術情報リポジトリ
Keio Associated Repository of Academic resouces

Title	Beautés de l'anglais de Stéphane Mallarmé (II) : William Cowper et le Chevalier de Chatelain
Sub Title	ステファヌ・マラルメの『イギリス詩文選』(II)
Author	宮林, 寛(Miyabayashi, Kan)
Publisher	慶應義塾大学藝文学会
Publication year	1999
Jtitle	藝文研究 (The geibun-kenkyu : journal of arts and letters). Vol.77, (1999. 12) ,p.253(232)- 266(219)
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	井口樹生, 高山鉄男両教授退任記念論文集
Genre	Journal Article
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN00072643-00770001-0266

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Beautés de l'anglais de Stéphane Mallarmé (II)
— William Cowper et le Chevalier de Chatelain —

Par KAN MIYABAYASHI

Le recueil des *Beautés de l'anglais*, conçu et préparé en maquette comme « morceaux choisis » de la littérature anglaise « à l'usage de la Jeunesse[1] », est une anthologie comme les autres, en somme classique, avec sa mise en forme éditoriale elle-même classique (sommaire, notices, classement chronologique des extraits, etc.). Il n'est pas facile, vu le public ainsi visé, d'y retrouver ce qu'il y a de vraiment personnel. Les indices de l'originalité, peu nombreux il est vrai, ne manquent pourtant pas : ils sont à chercher 1°) dans certains morceaux sélectionnés et ordonnés selon un autre objectif que l'enseignement ; 2°) dans les notices qui, tout en s'inspirant pour la plupart d'une source précise (*Cyclopædia of English Literature* de Chambers), excèdent parfois les principes purement scolaires. Nous nous proposons de rouvrir le dossier de l'enquête[2] sur la stratégie de Mallarmé dans ce manuscrit inédit, trop souvent tenu à l'écart du corpus canonique des textes mallarméens.

Qui connaît un des repères les plus marquants de la biographie de Mallarmé, ne serait pas insensible à un passage de Dickens (extrait de *Dombey and Son*), dont le titre va se révéler prémonitoire : « La Mort d'un Enfant[3] ». Le texte ainsi titré — il s'agit du Mallarmé de 1878 — relatant le dépérissement, puis la mort d'un petit garçon dans sa

chambre remplie d'un reflet du soleil couchant, ne préfigure-t-il pas, aux yeux de la postérité que nous sommes, le sort d'Anatole Mallarmé, décédé le 8 octobre 1879 ? C'est, nous objectera-t-on, une coïncidence et rien de plus. Certes, il n'y a aucun rapport de cause à effet entre le texte et l'événement ; mais que Mallarmé ait retenu ce passage et non les autres, ne saurait être totalement fortuit. Car ce n'est pas la première fois qu'il choisit un texte sur le deuil : quelque vingt ans plus tôt, ne procédait-il pas de même dans son anthologie privée (*Glanes*), dont toute une section était occupée par l'idole de sa jeunesse (Edgar Poe) ? En effet, des neufs poèmes de Poe recopiés et traduits, cinq ont pour sujet explicite le deuil, illustré sur un mode chaque fois différent, mais dont le récit est confié dans tous les cas à un survivant auquel il aurait été plus que facile, pour Mallarmé, de s'identifier : *Ulalume ; A quelqu'un qui est dans le paradis ; Annabel Lee ; Le Corbeau*, bien entendu, et *Lénore*. Deux autres poèmes — *A Hélène* et un fragment du *Colisée* — s'allient également au thème central du deuil, le premier évoquant la métamorphose *post mortem* d'une figure féminine en une sorte de génie protecteur, et le second, parce qu'on peut le lire, par anthropomorphisation, comme une oraison funèbre sur un monument antique, mort à sa façon[4].

A supposer que la même intention anime en sourdine la compilation des *Beautés de l'anglais* — c'est plus que probable si l'on pense au rôle que Mallarmé y fait jouer à Edgar Poe[5] — , cette anthologie n'est-elle pas, elle aussi, mais à une moindre échelle — dans un livre scolaire le choix ne peut être totalement arbitraire — , un mémorial comparable aux *Glanes*, mémorial qui est justement consacré au motif personnel du deuil ? L'affirmer en toute certitude serait trop téméraire ; on n'en relève pas moins, dans une anomalie bien trop visible pour être négligée, un indice qui invite à lire le recueil en ce sens : il s'agit de la notice sur

William Cowper. Ce texte, tout en empruntant l'essentiel des renseignements à la *Cyclopædia* de Chambers, n'a pas la composition somme toute équilibrée de la plupart des autres notices de Mallarmé dans les *Beautés de l'anglais* ; ici, la biographie est réduite à deux traits seulement — mais lesquels ! — qui n'auraient pas été indifférents à notre anthologue : la mort prématurée de la mère, et la répétition du drame en la personne d'une « femme de bien », ce substitut maternel qui s'appelle — est-ce un hasard ? — **Mary** Unwin :

> Le poëte avait, enfant, perdu sa mère et la revoit dans un médaillon. Valétudinaire, il fut soigné dans sa retraite continue par une femme de bien Mary Unwin, à qui il adresse des stances touchantes le jour qu'elle-même est atteinte par un mal cruel[6].

Empathie identificatoire ? On ne peut rien en savoir. Reste que ces repères biographiques sont parallèles à l'histoire personnelle de l'anthologue : car le renseignement sur la mère de Cowper, ainsi présenté, répond trait pour trait à l'expérience du Mallarmé enfant, qui lui aussi a perdu sa mère avant l'âge de raison, tandis que les rigueurs du sort enlevant au poète anglais la consolatrice **Mary** Unwin ne peut pas ne pas rappeler la mort de la sœur de Stéphane qui s'appelle — eh oui — **Maria** Mallarmé.

On se rendra compte, par ailleurs, que les *Beautés de l'anglais* forment un ensemble endeuillé, quand on rapproche le fragment de Dickens précédemment évoqué, et un drame qui était en train de se nouer au moment où Mallarmé travaillait à cette anthologie. Le témoin du drame : le Chevalier de Chatelain avec qui, tout en se moquant gentiment de lui (« mauvais poète français habitant Londres[7] »), Mallarmé avait entretenu une correspondance suivie. A l'époque des *Beautés de*

l'anglais, les lettres s'échangeaint avec une régularité remarquable entre un père affligé par la maladie, puis la mort de son fils[8], et un veuf septuagénaire — il avait perdu sa femme le 30 juin 1876 — qui ne vivait plus que par un souci patrimonial et commémoratif : le Chevalier de Chatelain cherchait, dans un état de santé de jour en jour précaire, à mettre au point son testament qu'il souhaitait aussi équitable que possible envers ses amis, et à rassembler et publier l'intégralité des œuvres éparpillées de sa chère épouse disparue. Or, Mallarmé avait promis, comme l'atteste la lettre du Chevalier datée du 13 janvier 1878, d'intégrer dans son anthologie « quelques pages[9] » de Clara de Chatelain, sur qui il a même rédigé la notice que voici :

> Les ouvrages de ce conteur, qui à ses heures se montra poëte de talent, sont innombrables ; toutes ⟨*sic*⟩ empreintes ⟨*sic*⟩ d'une délicatesse et d'une noblesse d'esprit rares. Point d'adolescents ⟨*sic*⟩ qui ne connaisse *The Sedan Chair*, ; ou de lecteur grave que n'ait ⟨*sic*⟩ ravi les *Photographs of Familiar Faces*, par exemple, livre toutd'humour.L'excellent Chevalier de Chatelain, ayant pour son compte mené à bonne fin la traduction en vers français de toutes les *Beautés de la Poésie Anglaise*, immense et beau travail, consacre aujourd'hui ses années de veuvage à recueillir et publier, dans une édition définitive, l'œuvre éparse de celle qui fut sa femme[10].

Cette notice, trop riche quand il s'agit d'un auteur relégué dans le « fourre-tout » des *varia*, porte comme un double deuil : Mallarmé sympathise avec un vieil ami laissé seul dans son foyer, tout en faisant pressentir un autre deuil qui allait éprouver l'anthologue lui-même — est-ce là le deuil d'Anatole, ou du Chevalier de Chatelain, ou les deux à la fois ? En plus, le seul titre que Mallarmé ait retenu de son ami polygraphe,

est justement « *Beautés de la Poésie Anglaise* »... Sans doute voulait-il acquitter une dette de reconnaissance en adoptant pour son compte un titre quasi identique, car le terme même de « *Beautés* », qui ne semble pas courant comme intitulé d'une anthologie littéraire dans le contexte français, où aurait-il pu le trouver ailleurs ?

C'est ici que la notice sur William Cowper prend tout son sens. Dans son anthologie qu'il organise en trois grandes parties — et c'est là une déviation par rapport à son modèle (*Cyclopædia* de Chambers) qui propose un classement plus rigoureusement chronologique — couvrant dans l'ordre « La Renaissance et les Primitifs », « L'Age classique » et le « XIXe siècle[11] », Mallarmé met Cowper en tête de cette dernière section : il fait de lui, de la sorte, *le* poète qui ouvre le XIXe siècle, c'est-à-dire, dans son optique du moins, la période contemporaine qui est la sienne propre. Une erreur de chronologie n'échapperait pas à un lecteur même inattentif, parce que la notice, dans sa position déjà saillante, est correctement accompagnée des années de naissance et de mort de Cowper (1731-1800). Qu'est-ce à dire, sinon ceci que même au prix d'une distorsion d'autant plus visible qu'elle n'est pas justifiée — on aurait pu noter, par exemple, que Cowper appartient à la modernité littéraire non pas certes par son époque, mais d'après au moins la nature de sa production qui anticiperait sur la poésie à venir — , l'anthologue fait en sorte que la poésie anglaise du XIXe siècle et, partant, la poésie tout court, commence par la problématique du deuil, tout comme lui-même est devenu poète par une thématisation du deuil ?

Du coup, les *Beautés de l'anglais* apparaissent, par delà leur destination avouée, comme un florilège parasité par un multiple deuil. Soit que Mallarmé introduise à ses auteurs de prédilection (Shakespeare, Edgar Poe), ou qu'il présente les « classiques » incontournables dans le cadre d'une anthologie scolaire, dont certains sont néanmoins infléchis —

comme c'était le cas avec William Cowper — vers les préoccupations personnelles, les notices des *Beautés de l'anglais* sont finalement autant de minuscules « tombeaux », à la fois hommages et monuments funéraires. Elles sonnent, par ailleurs, comme un adieu imminent non seulement au Chevalier de Chatelain — il allait s'éteindre le 15 août 1881 — qui à sa manière avait médiatisé les rapports de Mallarmé avec la littérature anglaise, mais aussi à cette littérature elle-même, dont l'avatar américain (Edgar Poe) avait été son *alter ego* langagier durant toutes ses années de formation. De livre de la mémoire — toute anthologie est transmission d'un patrimoine littéraire — , les *Beautés de l'anglais* sont devenues, comme par une ironie du sort, livre de l'oubli, ou plutôt de l'effort d'oubli, ou bien encore de l'oubli dans la mémoire, lequel n'est pas sans rappeler le travail du deuil. Quoi de plus naturel, au fond, chez un auteur toujours plus soucieux d' « un sujet, de pensée, unique[12] » ? : le deuil est un motif mallarméen par excellence, jusque dans cette anthologie scolaire que sont les *Beautés de l'anglais*.

Notes

(1) Stéphane Mallarmé, *Beautés de l'anglais* (inédit), Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, MNR Ms 37^{4}.

(2) Voir notre article : « *Beautés de l'anglais* de Stéphane Mallarmé (I) — Deux notices sur Edgar Allan Poe », in *Geibun Kenkyu* (Université Keio), No. 72, 1997.

(3) *Beautés de l'anglais* (Doucet, MNR Ms $37^{1971-1980}$).

(4) Stéphane Mallarmé, *Glanes* (Doucet, MNR Ms 1168, pp. 3-28 ; pp. 100-106 ; MNR Ms 1169, pp. 123-151).

(5) Voir notre article, signalé à la note (2).

(6) *Beautés de l'anglais* (Doucet, MNR Ms 37^{1460}). Nous reproduisons le texte complet en appendice, avec l'intégralité des morceaux retenus par Mallarmé.

(7) Lettre à Albert Collignon du 11 avril 1864, in Stéphane Mallarmé,

Correspondance complète 1862-1871 suivi de *Lettres sur la poésie 1872-1898*, éd. Bertrand Marchal, Gallimard, coll. « Folio », 1995, p. 176.

(8) Voir, dans Stéphane Mallarmé, *Correspondance IV*, éd. Henri Mondor et Lloyd James Austin, Gallimard, 1973, les lettres du Chevalier de Chatelain datées du 30 mai 1879 (p. 439) ; du 11 juillet 1879 (p. 444) ; du 14 juillet 1879 (pp. 444-445) ; du 21 juillet 1879 (p. 445) ; du 28 juillet, du 15 et du 26 août 1879 (p. 445) ; du 13 septembre 1879 (p. 450) ; du 30 septembre 1879 (p. 454) ; du 8 novembre 1879 (pp. 458-459). Lire en particulier, extraites de la lettre du 11 juillet 1879, ces lignes : « Que puis-je dire de votre cher petit ? Si jeune et si malade ! Si je pouvais racheter ses jours pour la perte des jours qui me restent, votre Anatole serait sauvé ! »

(9) Voir la lettre du Chevalier de Chatelain du 13 janvier 1878 (in *Correspondance IV*, p. 427) : « Comment ! si je veux vous permettre de citer sinon quelques pages, au moins de mentionner l'œuvre de ma chérie dans votre prochain volume... mais je regarde cela comme un grand honneur pour elle et pour moi, et comme une preuve de votre bonne amitié — d'avance je vous suis bien reconnaissant, de votre excellente idée. »

(10) Notice inédite. *Beautés de l'anglais* (Doucet, MNR Ms 37^{2338}). Le blanc laissé après « *The Sedan Chair* » (4e ligne) est conforme au texte manuscrit.

(11) La « Table » des *Beautés de l'anglais* (Doucet, MNR Ms $37^{2587-2590}$)

(12) Stéphane Mallarmé, « *Un livre comme je ne les aime pas* », in *Igitur, Divagations, Un coup de dés*, Gallimard, coll. « Poésie », 1976, p. 69.

Appendice : le texte complet de la notice sur William Cowper, avec les morceaux choisis par Mallarmé

[*Inédits. Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, MNR Ms 37*[1459-1476]. *La notice est reproduite sous sa forme la plus évoluée. Quant aux morceaux, constitués de coupures imprimées, il nous a semblé légitime de redresser leur ordre : autrement, la place de « A sa mère qu'il a perdue enfant », qui dans la maquette est le troisième des quatre textes, serait en contradiction avec le contenu de la notice (« Remarques nécessaires à l'intelligence de deux des morceaux cités,* le premier *et le dernier. »). Pour le reste, leur disposition est scrupuleusement respectée.*]

WILLIAM COWPER
1731-1800

L'œuvre principale de W. Cowper est un long poëme, *The Task* ; qui présente, suite de tableaux intimes, vrais, profonds, la rêverie d'une âme pure et vibrante devant les détails de l'existence quotidienne. Un coin de feu, la promenade : tels les motifs, que le poëte traitera d'une façon simple et élevée.

SOUTHEY a dit de Cowper qu'il était « *the most popular poet of his generation, and the best of English letter-writers.* »

Remarques nécessaires à l'intelligence de deux des morceaux cités, le premier et le dernier. Le poëte avait, enfant, perdu sa mère et la revoit dans un médaillon. Valétudinaire, il fut soigné dans sa retraite continue par une femme de bien Mary Unwin, à qui il adresse des stances touchantes le jour qu'elle-même est atteinte par un mal cruel.

A sa mère qu'il a perdue enfant

— Fragment —

Fancy shall weave a charm for my relief,
Shall steep me in Elysian reverie,
A momentary dream, that thou art she.

My mother! when I learn'd that thou wast dead,
Say, wast thou conscious of the tears I shed?
Hover'd thy spirit o'er thy sorr'wing son,
Wretch even then, life's journey just begun?
Perhaps thou gav'st me, though unfelt, a kiss;
Perhaps a tear, if souls can weep in bliss —
Ah that maternal smile! it answers — Yes.
I heard the bell toll'd on thy burial day,
I saw the hearse, that bore thee slow away,
And, turning from my nurs'ry window, drew
A long, long sigh, and wept a last adieu!
But was it such? — It was. — Where thou art gone,
Adieus and farewells are a sound unknown.
May I but meet thee on that peaceful shore,
The parting word shall pass my lips no more!
Thy maidens griev'd themselves at my concern,
Oft gave me promise of a quick return.
What ardently I wish'd, I long believ'd,
And, disappointed still, was still deceiv'd.
By expectation ev'ry day beguil'd,

Dupe of *to-morrow*, even from a child.
Thus many a sad to-morrow came and went,
Till, all my stock of infant sorrow spent,
I learn'd at last submission to my lot,
But, though I less deplor'd thee, ne'er forgot.

L'Ame et la Musique

— Fragment —

There is in souls a sympathy with sounds,
And as the mind is pitched the ear is pleased
With melting airs or martial, brisk or grave;
Some chord in unison with what we hear
Is touched within us, and the heart replies.
How soft the music of these village bells,
Falling at intervals upon the ear
In cadence sweet, now dying all away,
Now pealing loud again, and louder still,
Clear and sonorous, as the gale comes on!
With easy force it opens all the cells
Where memory slept. Wherever I have heard
A kindred melody, the scene recurs,
And with it all its pleasures and its pains.
Such comprehensive views the spirit takes,
That in a few short moments I retrace

(As in a map the voyager his course)
The windings of my way through many years.

Le sol d'Angleterre fait libre l'esclave.

— Fragment —

Slaves cannot breathe in England; if their lungs
Receive our air, that moment they are free.
They touch our country and their shackles fall.
That's noble, and bespeaks a nation proud
And jealous of the blessing. Spread it then,
And let it circulate through every vein
Of all your Empire, that where Britain's power
Is felt, mankind may feel her mercy too!

To Mary
A Marie

The twentieth year is well-nigh past
Since first our sky was overcast;
Ah! would that this might be the last!
My Mary!

Thy spirits have a fainter flow,
I see thee daily weaker grow;
'Twas my distress that brought thee low,
My Mary!

Thy needles, once a shining store,
For my sake restless heretofore,
Now rust disused, and shine no more,
My Mary!

For though thou gladly wouldst fulfil
The same kind office for me still,
Thy sight now seconds not thy will,
My Mary!

But well thou play'dst the housewife's part,
And all thy threads, with magic art,
Have wound themselves about this heart,
My Mary!

Thy indistinct expressions seem
Like language uttered in a dream;
Yet me they charm, whate'er the theme,
My Mary!

Thy silver locks, once auburn bright,
Are still more lovely in my sight
Than golden beams of orient light,

My Mary!

For, could I view nor them nor thee,
What sight worth seeing could I see?
The sun would rise in vain for me,
My Mary!

Partakers of thy sad decline,
Thy hands their little force resign;
Yet gently pressed, press gently mine,
My Mary!

Such feebleness of limbs thou prov'st,
That now at every step thou mov'st
Upheld by two; yet still thou lov'st,
My Mary!

And still to love, though pressed with ill,
In wintry age to feel no chill,
With me is to be lovely still,
My Mary!

But ah! by constant heed I know,
How oft the sadness that I shew,
Transforms thy smiles to looks of woe,
My Mary!

And should my future lot be cast
With much resemblance of the past,

Thy worn-out heart will break at last,

My Mary!